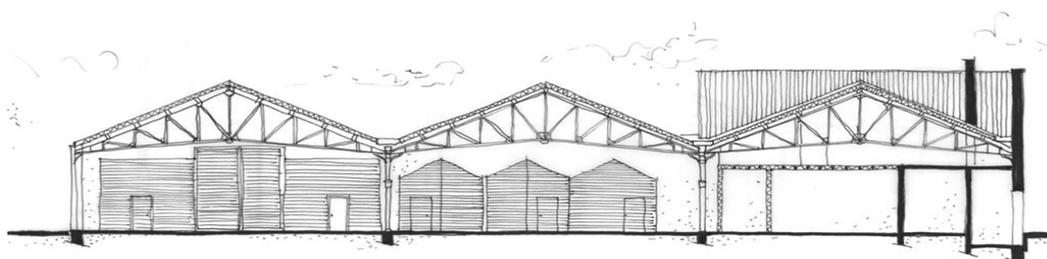


"L'oiseau bleu"

Adaptation libre et mise en scène de Saturnin Barré,
d'après les pièces "L'oiseau bleu" et "Les fiançailles"
de Maurice Maeterlinck.

Un spectacle pour tous les publics, à partir de 8 ans

Dossier d'accompagnement pédagogique
réalisé par Cécile Duborgel, service éducatif.
Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr



LA MINOTERIE

création jeune public et éducation artistique



La Minoterie - Création jeune public et éducation artistique

75 avenue J. Jaurès

21000 Dijon

Tél : 03 80 48 03 22

mail : accueil.laminoterie@gmail.com

site : www.laminoterie-jeunepublic.com

"L'oiseau bleu"

Un soir, la Fée Bérylune apparaît à Tylyl, ancien bûcheron, et lui demande de se lancer à la recherche de "L'oiseau bleu", celui qui peut lui révéler "le grand secret des choses et du bonheur". Elle lui confie un diamant qui lui permet de donner vie à ce qui l'entoure, dans son présent autant que dans son passé ou son avenir. C'est ainsi qu'au cours d'un voyage dans cinq tableaux oniriques Tylyl retrouve ses Souvenirs et ses ancêtres, affronte la Forêt, réveille la Nuit, découvre les Bonheurs et les Joies et rencontre les Enfants qui ne sont pas encore nés.

Questions et pistes de réflexion autour des cinq "tableaux" oniriques que visite le personnage central.

Le texte du spectacle, complémentaire à ce dossier, peut être fourni sur simple demande.

Le pays des Souvenirs -premier tableau

Quels rôles jouent nos souvenirs ? Pourquoi en avons-nous besoin ? Sont-ils toujours plaisants ? Ne peuvent-ils pas parfois être pesants ?

1. Se souvenir est le propre de l'homme

De fait, l'homme est un animal qui a de la **mémoire**. Il vit dans le présent mais il vit aussi en :

- anticipant sur l'avenir (je rêve par exemple d'être vétérinaire *quand je serai grand*)
- et en **se souvenant** du passé (je me souviens des belles vacances que j'ai passées au bord de la mer)

Nous ne gardons pas en mémoire *tout* notre passé bien sûr (on dit que la mémoire est *sélective*) : mais seulement certaines traces (=nos souvenirs).

2. Tous nos souvenirs sont-ils équivalents ?

Certes non : ils ne sont pas tous du même genre ! Tout d'abord parce qu'il peut y avoir de **bons** comme de **mauvais** souvenirs. Ensuite parce que nous pouvons garder en mémoire des événements importants (la naissance d'un petit frère) mais aussi des choses futiles, secondaires, sans importance (la couleur de la robe portée la veille par la maîtresse)

Nos souvenirs ne sont pas forcément des souvenirs d'événements particuliers : ils peuvent aussi être des souvenirs de *sensations* (le goût des crêpes que je mangeais en Bretagne, le son d'une cloche d'église, etc), ou de *personnes* (j'ai alors en moi une « image mentale » qui est comme un tableau ou une photo de cette personne).

Mais tous sont une manière de **garder en nous ce qui pourtant a disparu**.

Ainsi c'est comme si rien ne mourrait jamais vraiment :

« Tylyl : Comment les verrais-je, puisqu'ils sont morts ?

La Fée : Comment seraient-ils morts puisqu'ils vivent dans ton souvenir ? »

3. Est-il agréable de se replonger dans le passé ?

Nous aimons parfois nous replonger dans le passé, bien sûr : se souvenir d'un passé agréable nous donne ainsi l'impression de le « revivre », et cela peut aussi, par ailleurs, permettre d'échapper à un présent pesant ou ennuyeux ou douloureux (par la rêverie alors je pense à autre chose...). Des personnes qui nous étaient chères mais qui ont disparu peuvent aussi, par le moyen du souvenir, être d'une certaine manière « encore avec nous ». Si l'on regrette le passé, on dit qu'on éprouve de la **nostalgie**.

Mais si le passé que nous gardons en mémoire est pénible, il peut être désagréable de se souvenir. Le passé alors devient un **poïds**, nous préférons l'oublier. On peut se demander cependant si, même dans ces cas-là, il n'y a pas une vertu du souvenir (un avantage à se souvenir) ?

La Forêt -second tableau

Quels rapports entretenons-nous avec la Nature ? Pourquoi voulons-nous devenir « *comme maîtres et possesseurs de la nature* » (Descartes) ? Est-il possible de la contrôler ? Est-ce souhaitable ? L'homme, se croyant le propriétaire de la nature, ne la transforme-t-il pas en « objet » ? N'est-ce pas là lui nuire ?

« *Le Chêne : Sais-tu le mal que tu nous as fait, à moi et mes proches ?*

Tyltyl : Je ne sais pas. Je ne l'ai pas fait exprès.

Le son du vent se transforme en souffle grave.

Le Chêne, furieux : Dans ma seule famille sais-tu combien de fils tu as mis à mort ?

Tyltyl : Qu'est-ce que... ?

Les sons de la forêt se transforment en mots : "abattage"... "élagage"... "incendies"... "fagots"... »

A partir de cet extrait, on peut réfléchir à la question de la **place de l'homme dans la Nature**, et au rôle que joue vis-à-vis d'elle la technique. L'homme a toujours été l'animal qui modifie la Nature, qui la « domestique », qui l'exploite. Ce qui est aujourd'hui nouveau, et pose des problèmes d'éthique environnementale, c'est que nous avons désormais le pouvoir de la détruire. A l'origine l'homme intervenait sur la Nature pour se protéger d'elle, et survivre : aujourd'hui, pillant la Nature sans scrupule ni sagesse, il risque de la mettre en **danger**, et ce faisant de se mettre en danger lui-même...

Cf **texte** du philosophe **Hans JONAS** (20^e siècle) extrait de *Le principe responsabilité*

« *C'est désormais à partir de nous que s'ouvrent les trouées et les brèches à travers lesquelles notre poison se répand sur le globe terrestre, transformant la nature tout entière en un cloaque pour l'homme. Ainsi les fronts se sont-ils inversés. Nous devons davantage protéger l'océan contre nos actions que nous protéger de l'océan. Nous sommes devenus un plus grand danger pour la nature que celle-ci ne l'était autrefois pour nous.* »

Les mystères de la Nuit -troisième tableau

Pourquoi les enfants ont-ils souvent **peur** (de) la Nuit ? Que peut cacher **l'obscurité** ? Pourquoi le fait de ne pas voir est-il **inquiétant** ? De quoi la Nuit peut-elle être le **symbole** ? Dans le texte, la Nuit dit qu'il y a enfermés dans ses Cavernes « *tous les maux, tous les fléaux, toutes les maladies, toutes les épouvantes, toutes les catastrophes, tous les mystères*

qui affligent la vie depuis le commencement du monde » : la Nuit révèle donc la face sombre des hommes, toute la violence dont ils sont capables.

Si cette violence est le plus souvent cachée, aux autres et à soi-même, c'est peut-être qu'elle est chez beaucoup **inconsciente** ?

Cf texte de FREUD dans *Malaise dans la civilisation*

« L'homme n'est pas cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'**agressivité**. (. . .) Il est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? »

Le jardin des Bonheurs -quatrième tableau

Nous voulons tous être heureux, mais sommes-nous capables de **définir** le Bonheur ? Et de le faire indépendamment des lieux communs véhiculés par notre époque (par exemple, aujourd'hui, celui qui associe le bonheur à la consommation) ? Savons-nous toujours ce qui nous rendrait vraiment heureux ? Savons-nous **reconnaître le bonheur** quand il est là ? La recherche *du* Bonheur (au singulier) ne risque-t-elle pas de nous aveugler, et de nous empêcher d'être sensible *aux* bonheurs présents ?

« *La femme au voile de brume* : Nous n'en finirions pas Tytyl ils sont trop ! On trouve sur la terre beaucoup plus de bonheurs qu'on ne croit, mais la plupart des hommes ne les découvre point.

Les Bonheurs, ensemble : Mon petit Tytyl. Nous sommes toujours autour de toi, nous respirons avec toi ! Espérons qu'une fois rentré chez toi tu nous reconnaîtras plus facilement et qu'à la fin d'un beau jour tu sauras nous encourager d'un sourire ou nous remercier d'un mot aimable. »

Ici les bonheurs sont **pluriels**, comme les Joies. Ils sont aussi diversifiés, c'est-à-dire plus ou moins « gros », sérieux, visibles, ou durables. Tout cela s'oppose à l'idée classique que l'on peut avoir du bonheur : LE bonheur est en effet habituellement pensé comme un « tout » (à la différence DES plaisirs).

On pourra aussi s'interroger sur cette **quête** universelle du ou des bonheurs : n'est-elle pas, cette quête, ce qui risque paradoxalement de nous interdire d'être heureux, comme le notait Pascal ? « *Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.* » (*Pensées*, Brunschvicg n°172)

Enfin, on pourra réfléchir à ce qui, pour être heureux, **dépend de nous**, indépendamment des circonstances extérieures (distinction centrale chez les stoïciens, philosophes de l'antiquité), s'il est vrai qu'il y a en chacun le pire comme le meilleur... Être heureux, n'est-ce pas avant tout savoir laisser la place, **en soi-même**, au meilleur? Cultiver nos meilleures dispositions, et chasser nos penchants mauvais ? Car s'il y a en nous « *un peu de tout, comme en tout homme* », l'essentiel peut sembler être de « *savoir choisir les meilleurs, et écarter les pires* » ...

La Fenêtre du Temps -cinquième tableau

L'homme est un *être-pour-la-mort*, dit Heidegger (philosophe du 20^è siècle) : c'est-à-dire un être qui a conscience de sa mortalité, de sa condition, de sa **finitude**. Mais si le temps de nos existences est borné (ce que donc nous savons), ne nous inscrivons-nous pas cependant dans un **temps infini** ? Car le temps est continu : et chacun d'entre nous laisse des traces de son passage. Ainsi de génération en génération le temps s'écoule, et nos existences sont ainsi, toutes, **reliées entre elles**.

L'épaisseur d'une vie, par ailleurs, se mesure sans doute davantage à sa richesse qu'au « temps objectif » (et quantitativement mesurable) de sa durée :

« *Second bébé : Ils ne le savent pas tous encore. Mais chacun doit apporter quelque chose sur Terre. Il est défendu de sortir les mains vides.* »

Si chaque vie dure ainsi ... le temps qu'elle doit durer, c'est-à-dire le temps de s'accomplir soi-même (et d'apporter aux autres ce que l'on doit apporter), nos existences ne sont plus à penser comme dramatiquement éphémères...

Mais que dire pourtant de toutes les vies fauchées en plein essor –en pleine jeunesse, c'est-à-dire beaucoup trop tôt ?

Créée au Théâtre d'art de Moscou par Stanislavski en 1908, où elle est toujours au répertoire, "**L'Oiseau bleu**" a assuré à Maeterlinck une renommée internationale. À Paris, la pièce est créée en 1911 dans une mise en scène de Réjane. Elle est aujourd'hui traduite dans plus de 25 langues. Elle a connu plusieurs adaptations et de nombreuses variantes aux États-Unis, en Angleterre, en Russie et Japon où elle est inscrite dans la mémoire collective et populaire.

Dans cette œuvre de plaisir Maeterlinck se défait de la langueur pour créer un univers de magie et de rêve. Tous les grands thèmes de l'écrivain sont contenus dans une féerie qui pour autant est une véritable quête philosophique dans laquelle l'auteur réussit à rendre sensibles des abstractions, des sentiments et des symboles. L'homme peut apprendre à entendre son imaginaire, à retrouver son esprit d'enfance pour accéder au monde spirituel.

L'auteur lui a donnée une suite, intitulée « Les fiançailles », créée à New-York en 1918. Maurice Maeterlinck (1842-1949) reçoit le prix Nobel de littérature en 1911.

Notes d'intentions sur l'adaptation et la mise en scène (extraits du dossier de présentation)

Pour une des premières fois au théâtre "**L'oiseau bleu**" (1908) porte au premier plan d'une production ambitieuse le regard sur le monde et les questionnements d'un enfant.

Tylyl est un personnage principal à part entière, actif et décideur. La féerie ne rentre pas en jeu pour l'infantiliser mais pour lui permettre de se frayer un chemin dans le monde, au travers d'épreuves et de découvertes qui lui en révèlent l'ambivalence et les paradoxes. Tylyl apprend à poser un regard poétique sur l'existence, en ne se limitant pas à l'apparence. Poursuivant un but non matérialiste -l'oiseau bleu symbolisant compréhension du monde, accomplissement de soi- Tylyl finit par comprendre et accepter que son bien-être se trouve précisément dans sa quête, qui est celle de tout homme.